

Avant-dire

Par **Anatoly Orlovsky** et **Jean-Pierre Pelletier**

« Il faut du courage à l'écrivain presque autant qu'au guerrier : l'un ne doit pas plus songer aux journalistes que l'autre à l'hôpital. » (Henry Brulard)

« L'admission des femmes à l'égalité parfaite serait la marque la plus sûre de la civilisation, et elle doublerait les forces intellectuelles du genre humain. » (Henri Beyle)

« La tristesse est inhabitable. » (Peter Huchel)

Comment habiter notre habitat d'esprit commun en ce temps de sang et de fureur ? Comment en tirer une musique littéraire, visuelle, qui témoigne et guérit, à l'instar de cette messe appelée « en temps de guerre », *in tempore belli*, que Joseph Haydn, dans ses dernières années, a composée à Vienne sous les bombardements de l'armée napoléonienne, et qui nous appelle encore à habiter le foyer de l'inextinguible vie qui nous constitue et nous lie ?

Au cœur de la tourmente, nous avons recueilli dans la première partie de notre section des textes et des œuvres habités par ce feu de la guerre, celui qui carbonise autant les corps et les briques que les réserves de l'amour et de l'empathie, celui qui les immole sur des bûchers de rage, de haine, d'ardeur tribale. Mais les mêmes créations, déployant et transfigurant la « pensée complexe » prônée par Edgar Morin, et que Joseph Brodsky a désignée comme le propre de la littérature, apte à rendre les nuances chromatiques de l'être (un Russe féru de Dickens n'ira pas si facilement tuer des Anglais, disait-il), – des créations qui nous amènent de surcroît à penser avec nos tripes et nos cœurs, agissent, grâce à leur inhérente symbiose entre immédiateté, sagacité et finesse, comme autant de baumes pour nos esprits meurtris par cette éruption de brutalité. Ce que télégraphie le titre de cette partie inaugurale – *In tempore belli* : feu, cœur, baumes.

Il nous importe de rappeler que la fondation de cette revue, qui aura bientôt un demi-siècle, était pour l'essentiel le fait de poètes. Sensibles au territoire qui les a vu naître, nous croyons qu'ils seraient loin d'être indifférents à l'actualité planétaire qui nous interpelle tous depuis le 24 février dernier : ce qui se passe en Europe, comme au siècle dernier, et plus précisément en Ukraine, devenue le théâtre d'une nouvelle guerre dont l'issue et la durée constituent un sujet d'inquiétude pour le monde entier, ne peut laisser froids les humains que nous sommes. Nous constatons que le Vieux Continent est à nouveau la proie des intérêts divergents de puissances se disputant une interprétation quant à la légitimité de l'une ou de l'autre de s'approprier un bout de Terre. Or, des forces à l'heure actuelle voudraient nous inciter à... déchanter, au désespoir le plus noir, et réduire hommes et femmes à des statistiques, des *dommages collatéraux*, expression des plus cyniques parmi tant d'autres engendrées par la superpuissance océanienne depuis la Guerre du Golfe, dite la Première. Voilà ce que l'on fait du langage. *Frappes chirurgicales*, et non pas bombardements. Euphémisme et froideur clinique plutôt que la brutale et concrète exactitude des mots de tous les jours. Ces forces proposent ainsi une vision de l'humanité relevant de ce *cynisme militaire* qui consiste, pour citer Michel Onfray (*Cynismes*, p.161, Grasset, livre de poche, 1990), « à présenter l'apocalypse guerrière ou terroriste comme utile, nécessaire au maintien d'un ordre ancien ou à la production d'un ordre nouveau. La fin disciplinée justifie les moyens brutaux et déchaînés. »

Vous nous direz : « Mais que peut la poésie, la littérature dans tout cela ? » Il serait, une fois de plus, trop facile de céder à la tentation de citer le mot de Theodor W. Adorno et de se demander à quoi bon la poésie après Auschwitz. Non.

Il faut, comme l'affirmait Paul Chamberland, le courage de la poésie. Il faut opposer à tous les à-quoi-bonistes le poème, sa résistance (Nancy Lange, Solidarité Ukraine-Québec, Résistance du poème)¹.

Voilà pourquoi nous pensons qu'il est important de confier d'abord, mais pas exclusivement, un espace de parole à des voix de femmes venues de l'Ukraine. Elles ne sont pas accessoirement poètes, mais consubstantiellement en ce que le geste d'écrire est indissociablement inscrit dans un vivre de l'urgence qui n'a que faire des bons sentiments distillés de l'humanitaire. On ne sait que trop bien ce que peuvent occulter ces sentiments chez ceux qui se montrent « incapables de proposer un autre idéal qu'un nationalisme revanchard » et qui « exhibent » devant les Européens « le miroir déformant de leur humanitarisme. » (Michel Eltchaninoff, Quand les Russes singent les Droits de l'Homme, dans Philosophie Magazine, novembre 2008). Refusant les écueils de tout « parler au nom de ... », nous laissons résonner les voix de ces poètes ukrainiennes, nos consœurs qui subissent et disent la guerre depuis son éclatement dans l'est du pays, il y a près d'une décennie – Liouba Iakimtchouk, Marianna Kiyanovska, Oksana Lutsyshyna – en contrepoint des voix qui, pour être plus proches de nous – les auteurs québécois Catrine Godin, Jean-Yves Métellus, André-Guy Robert – ou, au contraire, plus éloignées dans l'espace-temps – le poète romantique roumain de l'avant-dernier siècle, Dimitrie Bolintineanu, ou le juif hongrois Miklós Radnóti, exterminé dans la Shoah neuf ans après la rédaction de son Journal de guerre de 1935-36, – n'en sont pas moins à vif, cœur exposé *in tempore belli*.

Si ces poètes sont parfois prophètes (Brodsky n'a-t-il pas cru en la poésie comme accélérateur de la pensée?), – tel Radnóti qui semble pressentir sa mort dans une guerre à venir, telle Oksana Lutsyshyna dont le poème intitulé « l'Europe de l'est est une fosse aux morts... », qui se conclut par l'évocation du meurtre de Radnóti, a été écrit en 2012, deux ans avant la secousse sismique du Maïdan et la guerre qui a suivi, – ils sont aussi intrinsèquement juges de notre condition « intérieure-extérieure », du nous-monde, nous-tribu, du moi, – juges car poètes : « *der Dichter ist Richter* », disent les Allemands.

Or, le jugement poétique peut s'exercer autant par la distanciation, l'ironie, le *Verfremdung* brechtien, que par l'écriture viscérale dans le feu-cœur des conflits déchirants. Nous consacrons ainsi la deuxième partie de cette section aux « irrévérances » d'auteurs qui auscultent, mettent à nu les multiples turpitudes, les maints angles morts d'aujourd'hui, usant avec dextérité de scalpels satiriques voire absurdistes.

« Plaisante ou féroce, la satire ne se rencontre guère chez les poètes de notre temps. On dirait presque qu'il y en va de ceux-ci comme des journalistes que la peur du gendarme maintient étroitement dans l'un ou l'autre des conformismes triomphants. » (Avinin Mireur)

1. [https://www.facebook.com/watch/?v=2579154462218437&aggr_v_ids\[0\]=2579154462218437¬if_id=1651504211843498¬if_t=watch_follower_video&ref=notif](https://www.facebook.com/watch/?v=2579154462218437&aggr_v_ids[0]=2579154462218437¬if_id=1651504211843498¬if_t=watch_follower_video&ref=notif). Il s'agit d'un événement ayant eu lieu samedi le 30 avril 2022, qui réunissait la parole de femmes d'ici et de là-bas, toutes poètes, et ce, grâce à R.A.P.P.E.L : Parole-Création. Les poèmes en langues ukrainienne et française dits lors de ce récital seront publiés à l'automne 2022 dans le prochain numéro de la revue Femmes de parole.

« Genre mineur, certes, que la satire, mais non négligeable quand dans une civilisation où le dogmatisme tend à se faire envahissant, la satire contribue à ouvrir les yeux et à faire voir tel qu'il est le train du monde. » (Jacques Perret)

Que peut-on ajouter de plus aux citations ci-haut si ce n'est que la satire, acerbe ou amusante, peut s'avérer un antidote au panurgisme de la pensée de nos contemporains, qu'ils se disent créateurs ou non? Peu y échappent. Voyons ce que Roger Stéphane Blaise, Ávida Dólares, traduit par les bons soins de Pierre-Ange Despiaux, et Bernard Lévy ont à nous proposer de révélateur – au sens photographique! – sur notre époque. Sans doute ces textes peuvent-ils nous entraîner vers un dépassement du *contemporain absolu* au regard solipsiste uniquement tourné vers une contemplation de soi et nous conduire à une mise à distance entre le réflexif et l'épidermique qui nous est sans cesse renvoyé par le prisme du réel médiatisé et le parasitage des radio-poubelles du prêt-à-penser et de la post-vérité, courroies de transmission de la narcose.

Enfin, pour clore cette livraison, nous avons décidé de laisser le champ libre à John Montague, un poète irlandais, né à Brooklyn, mais qui retourna, dans l'enfance, au pays de ses parents. Sa traduction mythopoïétique des lieux de l'exil, qui ne sont géographiques qu'en surface, constitue un habitat en soi, d'une organicité, vérité et vibrance remarquables, bâti sur une synthèse quasi hégélienne, entre l'affectivité viscérale qui domine la première partie de cette section et le regard distancié, espiègle ou mordant qui caractérise les « irrévérences » de la seconde partie. Nous croyons essentiel, vu la qualité et l'importance de ce poète, de consacrer près du tiers de Poésie et création au dossier que Jean-Philippe Gagnon, lui-même poète et docteur en littérature, a soigneusement préparé et présenté pour le bonheur des lecteurs et lectrices de nos pages. Nous croyons que Jean-Philippe a effectué un travail remarquable d'édition et de traduction. Nous l'en remercions.

Bouclons la boucle et rappelons que Gaston Miron, l'un des fondateurs de *Possibles*, connaissait John Montague et devait traduire ce poète.

L'Ukraine, l'Irlande et le Québec, lieux fragiles et du tragique de l'histoire. Terres de poésie, de liberté et de possibles.